

Florence Delay

L'extravagant Mister Silent

De la vie d'Arthur Silent (ne pas prononcer à l'anglaise, s'il vous plaît) nous ne connaissons, à ce jour, que la notice parue en quatrième de couverture de son opus magnum, *Mémoires minuscules*, paru en 1984 chez Flammarion dans la collection « Textes ».

Arthur Silent est né à Namur en 1940. Études de philologie scandinave à Louvain puis recherche biologique en Louisiane. Professeur de psychopathologie animale au Québec (1972-1979) où il publie une anthologie de la nouvelle poésie iroquoise. En 1980, il abandonne la carrière scientifique pour se consacrer à l'écriture loin des continents à bord de sa goélette Hispaniola II. Selon les dernières nouvelles, reçues par Emmanuel Hocquard, son ami et son préfacier, il travaillerait – au large des îles de la Sonde – à un roman d'aventures et à un essai sur Pic de la Mirandole.

La question du préfacier : « *Qui êtes-vous Monsieur Silent ?* », accentue la perplexité devant la bizarrerie du parcours. Peut-on prendre cet auteur au sérieux ? La question s'envole dès la dédicace (à François-René, vicomte de Ch., rencontré jadis sur les rives du Potomac, mort en canot) et dès l'exergue, emprunté à *Tristram Shandy* (*Oui, madame, tout vint d'une pierre qu'un boulet fit tomber du parapet d'un ouvrage à cornes au siège de Namur*). Nous sommes bel et bien en Fantaisie.

« *Chaque matin, je recommence à écrire ma biographie.* » L'incipit du premier texte d'A.S. donne le *la*. Le lecteur délesté de l'esprit de sérieux et de la vraisemblance accepte, ou pas, les règles d'un jeu qui abolit le « je », le style unique. La pluralité des styles de vies inventées par le jeune Arthur – impossible de ne pas l'imaginer en jeune homme, même s'il avait l'âge d'homme – suppose une imagination, une fantaisie, un besoin de vivre autrement qu'enfermé en son « moi », qui enchantent.

Agent de change, vendeur dans un grand magasin parisien, cultivateur de betteraves, croupier de casino, goûteur de brumes en Alsace, moitié docteur moitié chien à Namur (« *Doctor Silent and Mister Dog* »), historien déréglé par les récits d'un grand-oncle gardien-chef d'une forteresse où sont emprisonnés tous les maréchaux traîtres depuis Bazaine, les narrateurs des courts textes composant *Mémoires minuscules* sont souvent les victimes consentantes de leurs lectures. *Michel Strogoff* donne la passion des fourrures, Fenimore Cooper celle des cabanes... Au lecteur de découvrir sous des parodies moqueuses les rêves arthuriens. Dans « *Une saison à Paris* », Arthur, dix-neuf ans, fait parvenir à André Gide un numéro de la GLN (Gazette littéraire de Namur) où se trouve un poème, que dis-je, un vers unique issu d'un moment d'extase :

« *À Namur, tous les chats sont durs* »

Et André Gide de répondre : « *Cher enfant (car vous n'êtes qu'un enfant, n'est-ce pas ? Je le devine, ne me détrompez pas, à la verdure délicieusement gracile de votre poème), on vous attend à Paris, on vous réclame, on vous désire. Ne tardez plus, cher rejeton*

des Muses. Votre affectionné. André Gide » C'est à peu près la lettre qu'un autre jeune Arthur reçut de Paul Verlaine...

(Ce « *vers solitaire* », comme l'a ironiquement baptisé A.S., figure dans *l'Anthologie du monostiche*, publiée par Raquel et Emmanuel Hocquard en 1986).

L'extravagant M. Silent change d'âge comme de chemise, jongle avec le temps et ses confrères célèbres des années quatre-vingts. Ainsi croise-t-on Mgr Deleuze, évêque de Quimper, Mgr Derrida, archevêque de Rennes, Mgr Lacan, primat des Gaules, un Baudrillard garagiste, des peintres de tradition caravagesque comme Chirac le jeune et Jean-Sébastien Lecanuet, un Pierre Mauroy, maréchal de France etc. On consultera non sans défiance l'index où, entre autres définitions, figurent un Raymond Oliver chef d'orchestre, un Jean Paulhan « *écrivain français, interlocuteur d'Arthur Silent* », et beaucoup de membres de la famille avec les variantes du patronyme – turinoise (Silenci), savoyarde (Silente), niçoise (Zilenzzo), et j'en passe.

Déjà la page « du même auteur » indiquait qu'A.S. avait publié sous différents hétéronymes : *Poèmes cubiques*, Chicoutimi and C°, Québec, 1972 ; *Seconde Vie de Tristram Shandy*, Chicoutimi and C°, 1977 ; *Anthologie arbitraire de la nouvelle poésie iroquoise*, Meryon Flem ed., Ottawa, 1982. Les *Mémoires minuscules* en comptent d'autres, dont Francastel et Lapanouse, noms de communes françaises.

Ce livre extravagant obtint en 1985 le Prix des Deux Magots. Certains racontent que les membres du jury et les journalistes cherchèrent en vain le lauréat. D'autres que son hétéronyme, un certain Claude Esteban, s'étant procuré une moustache dans un magasin de farces et attrapes, se présenta. Mais avec ses longs cheveux noirs et sa moustache, ressemblant davantage à un Sud Américain qu'à un Belge, il ne fut pas reconnu.



Avant de participer à cet hommage de la revue *Secousse*, j'ai salué Claude Esteban dans un Cahier qui lui fut consacré en 2003 (éditions Farrago/Léo Scheer). J'y évoquais le jeune professeur dont je suivais les cours pendant que je préparais l'agrégation d'espagnol. À peine plus âgé que nous, il nous captivait. Il était capable de faire entrer dans un amphithéâtre de la Sorbonne la beauté du ciel étoilé selon Fray Luis de León, aussi bien, selon Quevedo, *L'Heure de tous*, la brusquerie de la Mort qui surprend quand nous ne l'attendons pas. Le « professeur » fut le premier Claude Esteban que je connus. L'écrivain, le traducteur, le poète traduisant d'autres poètes, suivirent. Entre temps nous étions devenus amis et l'amitié seule peut témoigner de son charme et de son humour. Humour et charme qui le rapprochent singulièrement de Silent.

C'est sans doute le fantôme de Fernando Pessoa qui inspira les vies parallèles ou perpendiculaires d'A.S. « Pessoa » en portugais signifie « personne », et Octavio Paz pensait que le secret du grand poète portugais – qui inventa des personnages fictifs auxquels il attribuait la majeure partie de ses vers – était inscrit dans son nom. Trois « hétéronymes », Alberto Caeiro, Alvaro de Campos, Ricardo Reis, lui donnèrent une gloire posthume, mais ce sont les poèmes que Pessoa souhaitait publier sous son propre nom qu'a traduit Claude Esteban dans *Poèmes parallèles*.

Dans *Traduire*, la préface de ce livre, Esteban confie : « *J'ai reconnu chez Fernando Pessoa et cette incertitude de l'être personnel et cette dramaturgie du dédoublement qui*

n'ont pas fini de m'habiter, de me contraindre. » Ici prend fin toute comparaison. La création de l'hétéronyme belge n'a rien à voir avec celle des hétéronymes portugais, ni même avec la phrase que je viens de citer. C'est une création joyeuse, libre, sans drame, sans gravité, sans la mélancolie que l'on sent dès que Claude Esteban aborde l'intime, sans l'intimidation du poème.



Arthur Silent fit aussi paraître, aux presses de l'abbaye de Royaumont, un opuscule désopilant, *Meurtre à Royaumont*, suivi d'une *Ode à Lisbonne*, attribuée à E.H. On peut se demander alors si « Arthur » n'est pas Claude E. + Emmanuel H. Ils obtiennent conjointement le Prix Nabel 1991, créé à cette occasion par les lauréats eux-mêmes ! Une vie minuscule est attribuée à Alfred Nabel, inventeur de la naphtaline, évidemment moins connu qu'Alfred Nobel mais ingénieur et chimiste comme lui, ayant vécu à la même époque le même nombre d'années.

Nombre de poètes fréquentaient l'abbaye ces années-là, en particulier les ateliers de traduction collective de poésie. Dans *Meurtre à Royaumont*, ils sont presque tous là, mais cachés. Il faut déplier les phrases, sauter à pieds joints entre les mots, pour retrouver leurs noms propres dans ce charivari. Ah ils se sont bien amusés les deux Arthur ! Les jeux du premier auraient pu le conduire à l'Oulipo s'il n'avait préféré naviguer...

Même ses sautes d'humeur nous charment. Dans le numéro de la revue *Autrement* intitulé *L'Ère du Faux*, il s'en prend au lecteur qui aime le vrai, qui veut, chaque vendredi soir, (c'était l'époque Bernard Pivot) « *qu'on le rassure à grandes lampées d'apostrophes* ». Et il apostrophe, à sa façon sarcastique, Mère Yourcenar Marguerite, cher Bernard-Henri, « *Accommodez-nous, s'il vous plaît, la neuve philosophie à la sauce structuralo-gribiche. Tout est vrai dans vos livres, n'est-ce pas ?* » pour aboutir à cet impératif à nous destiné :

NE MANGEZ PAS DE CE VRAI LÀ



Un jour, peut-être un moment heureux, avec whisky et cigarettes, Claude Esteban a dit d'Arthur qu'il était son « *double enfantin* ». Comme s'il voulait à tout prix préserver « l'esprit d'enfance ».

Florence Delay a écrit des romans, des essais, du théâtre (en collaboration avec Jacques Roubaud), des traductions (de l'espagnol). Elle est depuis 2000 membre de l'Académie française. Aussi actrice au cinéma (elle a incarné Jeanne d'Arc sous la direction de Robert Bresson) et au théâtre. Derniers ouvrages : *Il me semble, mesdames*, nouvelles (Gallimard, 2012) ; *La Vie comme au théâtre* (Gallimard, 2015) ; *Sept saisons, Chroniques théâtrales 1978-1985* (Les Cahiers de la NRF, Gallimard, 2015).